(Nº. I.)

PETIT CARÊME DE L'ABBÉ MAURY, OU SERMONS PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS. (1)

cote FRC 6740

SERMON *pour le premier dimanche de Carême de l'année* 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique, à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

CAUSES DE LA CHUTE DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum à spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. *Matth.* 4. 1.

LES tentations que le démon osa susciter au fils de Dieu, doivent avertir les grands de la terre, que l'ange de ténèbres

(1) On distingue aujourd'hui trois partis dans la faction des nobles, 1º. les patriotes, 2º. les enragés, 3º. les enrageans.

NLW 135827

ne s'occupe qu'à les environner d'illusions, & à les égarer dans la voie du salut, c'est-à-dire, du pouvoir. *Circuit quaerens quem devoret.*

Tantôt il les séduit par les prestiges du plaisir, & il leur dit comme à J. C. *changez ces pierres en pain* ; tantôt il les environne de flatteurs qui s'insinuent dans leur esprit, & leur font goûter une morale d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce & plus charmante ; *puisque vous êtes le fils de Dieu, il enverra ses anges pour vous garder* : tantôt enfin, leur faisant oublier ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent, il leur promet une gloire trompeuse & des biens chimériques. *Je vous donnerai les royaumes du monde & toute leur gloire.*

Ainsi il les corrompt par le plaisir, il les égare par la flatterie, il les perd par une fausse ambition. Trois grandes vérités qui seront le sujet de ce discours. Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire. Part. Si j'avais à distribuer, mes freres, le pain de l'évangile à des hommes grossiers, à des hommes faits pour ramper & pour saisir la superficie des choses telle qu'on la leur présente, je leur dirais que le plaisir est le premier écueil de l'innocence ; que l'innocence est le présent le plus précieux que le maître du monde ait fait aux mortels; mais c'est à vous que je parle, mes freres, à vous dont la naissance supplée aux mœurs, dont le pouvoir autorise l'étendue de la volonté & des desirs, & qui n'avez pas besoin de morale, pour vous élever au-dessus du

THE NEWBERRY LIBRARY

vulgaire, comme le cédre s'éleve au-dessus de l'humble arbrisseau. J'avoue donc avec vous que votre corruption personnelle n'est point un mal, & que la perte de l'innocence est nulle pour ceux qui sont faits pour en imposer par leur rang au reste de la terre.

Vous êtes nés dans le sein des grandeurs & de la fortune; que d'autres par conséquent supportent le poids du jour : que d'autres gémissent des douleurs & des calamités humaines, qu'ils succombent sous un travail pénible & continuel, qu'ils mangent un pain noir acheté à la sueur de leur front & pêtri de l[illegible]mes; les plaisirs doivent entourer votre enfance & votre jeunesse, la volupté doit accompagner votre vie, la sensualité doit vous préparer une vieillesse délicieuse. Je suis loin de condamner l'usage que vous faites des bienfaits dont la providence se plut à vous environner; n'en pas jouir serait de votre part une ingratitude; vous reprocher d'en user ainsi, serait de la mienne une injustice indigne d'un apôtre éclairé de l'esprit dont nous sommes tous animés. Je cherche donc la seule corruption que les grands doivent redouter, & je crois la trouver dans ces plaisirs mêmes qui vous sont si légitimement permis; O funeste corruption! qui a préparé les malheurs peut-être éternels qui nous accablent aujourd'hui!

Rapprochés de vos esclaves par vos plaisirs, vous avez permis à ces hommes de boue de vous regarder en face; vous les avez admis dans vos cercles, vous avez

souri en les voyant se glisser dans vos divines orgies; & ces êtres indignes de dénouer les cordons de vos souliers, sont devenus les compagnons de vos plaisirs & de vos débauches aimables : ils ont enfin partagé avec vous la coupe de la volupté. Ces ingrats, ô mes freres ! arrachent aujourd'hui de vos débiles mains le sceptre de la supériorité.

Que sont devenus ces tems heureux, où, maîtres de la fortune publique, vous voyiez à vos pieds ces vils mortels enchaînés ? Ils gémissaient, & leurs gémissemens ne troublaient point vos chants d'allégresse : ils s'agitaient sous leurs fers, & le froissement de leurs chaînes n'était point entendu de vous ; vous viviez & demandiez à vivre ; ils naissaient pour desirer de cesser d'être ! Pourquoi, aveugles que vous fûtes ! avez-vous substitué une pitié pusillanime à la noble dureté de vos illustres aïeux ? Pourquoi avez-vous remplacé leur ignorance par un vain savoir ? Pourquoi enfin vous êtes-vous dégradés, en avouant aux autres hommes que vous étiez des hommes comme eux, & avez-vous mêlé l'or pur au vil plomb ? C'est que vos plaisirs vous ont égarés : c'est que vous avez voulu *changer les pierres en pain :* c'est que vous avez écouté vos esclaves, & que leur adulation vous a bientôt asservis.

2me. Partie. L'adulation que vos ennemis ont employée avec vous, mes freres, était d'autant plus dangereuse, qu'elle vous était inconnue : jusques-là vous n'aviez respiré que le parfum de la louange, parfum déli-

cieux que le peuple grossier nomme sottement flatterie ; comme si les hymnes & l'encens n'étaient pas faits pour les dieux! comme si les riches, les puissans & les princes n'étaient pas les vrais dieux de la terre ! Mais vos tentateurs se sont ouverts jusqu'à vos cœurs une route nouvelle ; ils les ont amollis par une morale indigne de vous. Ils vous ont fait connaître la raison, respecter la nature, & chérir l'humanité.

On a vu dabord tomber ces crénaux redoutables qui menaçaient les paisibles habitans des campagnes, & leur rappelaient sans cesse qu'ils étaient nés pour la servitude & l'effroi. Le seigneur a souillé le château de ses peres, en faisant asseoir à sa table ses vassaux, & en secourant les pauvres de ses vastes domaines. Il a apporté à l'artiste des villes l'or qu'il aurait dû enfouir plutôt que d'en faire un usage aussi méprisable : non content des jouissances réelles qui naissent d'une propriété immense, il a écouté le philosophe imposteur qui lui disoit de la partager pour en mieux sentir le prix.

Qu'est-il résulté, mes freres, du changement que cette morale a préparé dans vos goûts ? La noblesse du sang a perdu une grande partie de sa considération : on vous a fait croire que l'élévation des sentimens & le mérite personnel pouvaient la remplacer. Quoi! ce fer, cette épée, marque honorable de l'illustration de votre race, n'a pas immolé le vil roturier qui osa le premier louer devant vous les prétendues vertus que vous avez si chérement achetées ? Quoi ! vous n'avez pas senti que la louange accordée à

votre vie nouvelle était la satyre de la vie de vos aïeux, de cette vie dont vous ne deviez point vous éloigner, puisqu'elle était le rempart inexpugnable de vos droits & de votre puissance ! *Puisque vous êtes le Fils de Dieu*, dit aujourd'hui le démon à Jésus-Christ, *ses anges vous garderont.* O, mes freres, que n'avez-vous imité la réserve de descendans des rois de Juda ? Vous vous êtes fiés à la sagesse des hommes, & elle vous a dépouillés.

Esprits faibles ! je découvre à peine des traces de cette présomption précieuse, de cette fierté originelle, qui coulait en vous avec le sang de vos ancêtres. La morale de l'homme s'est emparée de votre ame : elle en occupe toutes les avenues ; vous avez oublié que vous êtes nés pour gouverner, & vous touchez à l'esclavage.

IIIme. Partie. Je vous ai prouvé, mes freres, qu'en permettant à vos anciens esclaves d'approcher de vos personnes augustes, & de s'immiscer à des jeux, à des plaisirs qui devaient vous être exclusivement réservés, vous avez porté la premiere atteinte à votre puissance. Je vous ai prouvé que, rapprochés de ces mortels qui ont besoin de vertus pour être heureux, vous avez cru à leurs suggestions, & que vous avez abandonné les vices précieux qui étaient la sauve-garde de vos privilèges. Il me reste à vous démontrer maintenant à quel point ces infâmes suborneurs vous ont trompés en vous disant, comme le diable dit aujourd'hui à J. C. : *je vous donnerai les royaumes du monde & toute leur gloire.*

Mon œil parcourt rapidement ces terres immenses dont vous étiez possesseurs, ces titres fastueux dont vous étiez distingués, ces privilèges honorables dont vous fûtes les héritiers infidèles, & je me demande comment vous avez pu perdre tous ces biens réels pour des biens chimériques. Ces terres immenses, vous en sacrifiez les nobles revenus pour payer l'impôt destiné jadis au peuple ; ces titres imposans vous vous en dépouillez pour devenir les égaux de ceux qui sont nés pour vous servir ; ces privilèges honorables, vous les abandonnez lâchement, & vous ne craignez pas que ceux qui naîtront de vous ne maudissent la mémoire de leurs pères ? N'en doutez point, mes frères, vous leur devez compte de tout ce que vous avez reçu des vôtres. Vous aurez été inutilement pour vos descendans les bienfaiteurs du genre humain, les législateurs de la patrie, les modèles de vos concitoyens. Ce n'est point un héritage de vertus factices & de réputation de probité inutile qu'ils attendent de vous. O folle ambition qui vous a trompés ! ô gloire insensée qui vous a séduit & vous a fait quitter l'ombre pour la réalité !

L'ambition, mes frères, était une vertu chez vos ayeux, parce qu'elle était dirigée vers de grands objets qui l'annoblissaient. C'était elle qui les armait pour défendre leurs droits contre les princes eux-mêmes. Ils ne respiraient que pour s'élever au-dessus & sur les ruines mêmes des autres. Qu'est devenue en vous cette vertu sublime, l'ambition enfin ? Rien, mes frères, qu'un vice

qui vous fait sacrifier à de vaines espérances tous les dons que la providence avait fait à ses enfans chéris, à ces hommes que la nature se complaisait à marquer du sceau de supériorité.

Divine aristocratie dont je vois les étendards bassement désertés, n'abandonne point le petit nombre d'élus qui te restent fideles. Que ton esprit se conserve en eux pour régénérer ton parti ! Le tems des humiliations est venu pour lui ; mais le tems sera passager, & tu sortiras des ténèbres plus brillante & plus belle. Nos poignards s'aiguiseront dans le silence, & quand il en sera tems, nous renouvellerons les vêpres Siciliennes & les nocturnes horreurs de la S. Barthelemy ; mânes de nos héros, mânes des Richelieu, des Médicis, des Charles IX, des Louvois, des Dubois, des Terrai, des Saint-Florentin, des Lamoignon, embrâsez nos ames d'un feu d'autant plus terrible qu'il sera plus long-tems concentré ; afin qu'après avoir souffert quelques moments, nous puissions bientôt obtenir la contre-révolution qui doit assurer notre salut. C'est ce que je vous souhaite.

Le second Sermon paroîtra Dim. prochain.

A Paris, rue gît-le-Cœur, hôtel S. Louis, n°. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de Laurens *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 37.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le second dimanche de Carême, de l'année* 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique, à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

LES GRANDS CONSIDÉRÉS SOUS LES RAPPORTS D'AUTORITÉ ET DE RELIGION.

Et apparuerunt illis Moyses & Elias cum Jesu loquentes.
En même tems ils virent paraître Moyse & Elie qui s'entretenaient avec Jesus. *Math. 17. 3.*

LES deux plus grands hommes qui ayent existé viennent aujourd'hui, mes freres, rendre hommage au fils de Dieu; Moyse, ce législateur des peuples, cet oracle de Pharaon; Elie, ce prophète étonnant qui

propagea le zèle ardent dont il fut dévoré, par des miracles sans nombre :

Voilà les deux modeles que les grands de la terre doivent se proposer sans cesse : comme le premier, ils doivent asservir le peuple par les loix qu'ils lui imposent ; comme le second, ils doivent perpétuer son esclavage par les prestiges les plus séduisans.

Les loix doivent être l'ouvrage de la puissance & de la force ; l'observance de ces loix doit être favorisée par tous les moyens possibles : un des moyens les plus précieux, est la religion employée par les grands comme un instrument politique. L'autorité des grands est la seule légitime, la religion des grands doit tendre au maintien de leur puissance. Développons ces deux vérités importantes, & invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire Part. Gardez-vous d'imaginer, mes freres, que le hazard vous ait fait naître grands & puissans. Dès le commencement des siècles, vous avez été destinés à la [illegible] vous avez été marqués du sceau de gloire, vous [illegible] séparés de la foule par l'éla grandeur, & [illegible] ctions ; cette disclat des titres & des distinc[illegible]

tance énorme qui existe entre le reste des mortels & vous, doit être l'objet de vos continuelles réflexions pour l'augmenter, s'il est possible, loin de la faire disparaître; vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; & sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous devez croire qu'ils vous sont dus, puisque vous en avez toujours joui.

Loin de vous ces insensés qui vous crient: tous les hommes formés d'un même limon, naissent égaux & sont freres: la supériorité ne peut être un présent de la naissance, & le rang n'appartient véritablement qu'au mérite personnel & aux vertus. Loin de vous, mes freres, ces forcenés qui ne reconnoissent que l'empire qu'on acquiert sur les cœurs, & qui font couler dans les vôtres le poison de la tolérance & de l'humanité. Qu'on vous respecte, qu'on vous craigne; mais qu'on ne vous aime point. Ce dernier sentiment est d'autant plus redoutable pour vous, qu'il n'existe jamais sans retour de la part de ceux qui l'inspirent. D'ailleurs il ne peut & ne doit point servir de base à ces loix que le vul-

gaire courbé devant vous doit attendre de votre autorité.

Imitez donc Moïse, le législateur des peuples. Elevé sur le Mont-Sinaï, il s'enveloppe de la grandeur du fils de Dieu qu'il représente, qu'il annonce, & les loix qu'il grave sur les tables de pierre deviennent les regles éternelles des nations : de même établissez, mes freres, votre autorité par vos loix. C'est un devoir de reconnoissance que vous imposa la providence, en vous environnant de ses bienfaits. Le pouvoir qu'elle remit en vos mains, est un dépôt sacré, dont vous lui rendrez compte. Que ces loix n'adoucissent point le sort de l'homme qu'elle a destiné à des jours de larmes & à des nuits laborieuses, comme elle se plut à vous faire naître pour les plaisirs & le bonheur. Vouloir alléger pour le peuple le fardeau de la vie, ce seroit annoncer le dessein de changer les œuvres de Dieu. O Cazalès, ô Malouet, ô Montlausier, ô Toustaing dont les propositions sages & prudentes tendoient à transformer le pouvoir exécutif en pouvoir arbitraire & indépendant de la loi, pourquoi vos sublimes maximes sur la dictature n'ont-

t-elles pas été défendues avec chaleur, admirées, adoptées avec enthousiasme ? Pourquoi faut-il que, comme dans les tems fabuleux des Hercule & des Thésée, un seul homme vous eût dompté & vous eût empêché de désoler la terre !

L'hommage que Moïse rend au fils de Dieu, est le symbole du tribut de louange & de respect que vous devez, mes freres, offrir sans cesse au prince qui par son rang est, en quelque maniere, le centre de l'autorité ; comme l'ascendant caché que vous devez avoir sur son esprit est figuré par l'empire que le saint prophête exerça sur l'ame de Pharaon. J'avouerai que votre culte & votre ferveur doivent être rallentis à l'égard du prince, puisque ce jeune Roi ne consultant que la sagesse & la justice, croit que c'est par elles qu'il deviendra illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront sa jeunesse ; que les princes baisseront par respect les yeux devant lui : qu'il sera aimé dans la paix, redouté dans la guerre ; *per hanc disponam populum tuum justè, & ero dignus sedium patris mei ;* mais si les loix que vous imposez aux peuples sont des moyens sûrs de mainte-

nir dans tous les tems votre pouvoir, vous devez considérer la religion, comme un instrument politique capable d'asservir à la fois le peuple & le souverain. C'est le sujet de mon second point.

2me. PARTIE. La religion est, sans contredit, mes freres, le véhicule le plus puissant pour soumettre les peuples à l'observance des loix que lui impose l'autorité, & le moyen le plus sûr qu'on puisse prendre pour s'emparer sans retour de toutes les issues du cœur d'un roi. Ce ressort politique est d'autant plus immanquable dans ses effets, qu'il se meut d'une maniere surnaturelle & cachée. Tantôt c'est Elie qui jette la terreur chez des princes impies; tantôt c'est le même prophête qui fait descendre le feu du ciel, ou qui s'y éleve lui-même sur un char de gloire & de lumiere.

Voulez-vous connaître, mes freres, les causes certaines de l'avilissement où nous sommes réduits aujourd'hui: vous les trouverez dans l'abandon, dans la désuétude où sont tombées la foi & la religion. Les sentimens secrets des puissans, sur cet article, ont été découverts, & les esclaves ont cessé de croire. De-là ce mépris pour les minis-

tres du sanctuaire ; de-là ce discrédit du culte ; de-là la destruction de ces atteliers sacrés, où le fanatisme préparait dans la retraite & le silence les fers qui devaient éternellement enchaîner les peuples. De-là le relâchement inoui dans toutes les parties de cette heureuse & terrible administration, dont les rênes étaient en vos mains. O, mes freres, si vous aviez accordé aux dispensateurs des préjugés du peuple, aux illuminés, aux enthousiastes, aux fanatiques, la même protection qu'aux filles de l'opéra, qu'aux histrions, vous n'eussiez point vu s'opérer une révolution qui vous arrache à la fois vos titres d'honneur, & ces biens immenses qui devaient s'accroître encore.

Quelles que soient vos idées sur la religion, mes freres, je sens & j'avoue qu'elles ne peuvent être celles du peuple ; mais si vous voulez vous préparer des moyens de régénération, il est important pour vous que le peuple conserve les siennes, & qu'il vous les suppose. Car alors il vous supposera une justice inébranlable, & il se fiera de nouveau à votre protection ; il croira à votre désintéressement, & vous reprendrez ces biens qui vous échappent aujourd'hui : vos

vertus factices l'éblouiront, & il s'empressera de vous offrir ces distinctions, ces privilèges, qui faisaient vos délices, dont vous avez si long-tems joui, & dont vous êtes privés maintenant : ainsi, mes freres, épiez les momens avec patience ; car ils sont peut-être, hélas, encore éloignés ! Acquérez des droits à la confiance publique par le bien que la nécessité vous fera faire ; rallumez, s'il en est tems encore, le flambeau de la foi ; rétablissez la majesté du culte ; confondez-vous aux pieds des autels avec le reste des fideles dans les devoirs communs & extérieurs de la religion, afin que vous puissiez parvenir à donner des missionnaires aux peuples, & un confesseur *à votre main* au roi. C'est ce que je vous souhaite.

Le 3me. *Sermon paroîtra Dim. prochain.*

A Paris, rue Git-le-Cœur, hôtel S. Louis, n°. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de Laurens *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 37.

PETIT CARÊME DE L'ABBÉ MAURY, OU SERMONS PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le troisième dimanche de carême, de l'année* 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique, à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

MALHEURS DES GRANDS.

Respice in me & miserere mei.
Regardez-moi, & ayez pitié de moi.

QUE ces paroles, mes frères, sont tristes, sont affreuses à prononcer pour des mortels destinés par la providence à voir les autres hommes prosternés sans cesse à

leurs pieds. C'est vous, maintenant qui mandiez un regard ! *Respice in me* ! Le moment de l'humiliation est venu ; vous buvez enfin la honte dans vos coupes d'or, et il ne vous reste plus qu'à implorer la pitié de ces mêmes hommes dont vous receviez les adorations ; *respice in me*, & *miserere meî*.

La manière dont on voit aujourd'hui les grands, prouve l'abîme des malheurs dans lequel ils sont plongés : Les sentimens qu'ils inspirent les rappellent énergiquement ceux qu'ils ont perdus & aux moyens de s'en rendre dignes. Vérités importantes que je vais examiner : invoquons l'esprit de la sainte Aristocratie.

Promenons nos regards sur la France, sur le pays, mes chers frères, où plus que dans les autres contrées de l'univers, l'homme fut jadis distingué de l'homme ; où le peuple mieux trompé, mieux séduit, pendant une longue suite de siècle baisoit les mains des grands qui lui forgeoient des fers ; ce pays enfin où la servitude sembloit être un fruit du sol, où les distinctions, les richeses, les privilèges étoient la récompense des tyrans : quatre changemens se sont opérés ! j'examine ces palais somptueux,

asile de la puissance, du luxe & des plaisirs ; ils sont abandonnés : ceux qui les habitoient, proscrits & fugitifs, tremblent au nom de leurs esclaves & cherchent chez les étrangers la sûreté qui n'est plus pour eux au sein de leur patrie. *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles* (Prov. 76.) Leurs démarches sont vagues, incertaines, incompréhensibles; on a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier, semblables à l'esprit immonde qui parcourt les lieux déserts, sans trouver où reposer sa tête. *Ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, & non invenit.*

Cet esprit immonde, mes freres, qui fit si long-tems votre puissance & votre grandeur, cet heureux démon qui posa le premier les fondemens de l'inégalité & de la tyrannie, ne seroit pas devenu l'artisan de vos peines, de vos tourmens, des persécutions que vous essuyez aujourd'hui, si fidèles à vos engagemens, vous ne l'aviez pas chassé de vous.

Mais vous avez abandonné les voies qu'il vous avoit ouvertes : vous avez provoqué la honte & le mépris, & votre gloire s'est évanouie. Que vous dirai-je, mes frè-

res ? David, le prophête-roi, animé de l'esprit divin, sembloit se transporter à l'époque de la destruction de votre empire, quand il s'écrioit dans une sainte ivresse : *Deposuit potentes de sede, & exaltavit humiles ;* tout est anéanti pour vous. Toutes vos grandeurs sont passées entre les mains de ces hommes qui devoient dans tous les tems vous servir de marche-pied. O, mes freres, quels doivent être vos remords & votre supplice ! Dans quel abime affreux vous êtes-vous précipités ? Les princes & les grands, qui ont fui le spectacle de douleur, dont vous êtes continuellement témoins, sont encore moins à plaindre que vous. Il leur est néanmoins permis de gémir tout haut de leurs pertes : ils peuvent au moins maudire ces audacieux qui les dépouillent ; mais vous, obligés de feindre sans cesse des sentimens opposés à ceux de vos cœurs, vous caressez à votre tour ces vils esclaves qui vous accablent de reproches & d'opprobres. Vous faites plus : vous les aidez à être libres, comme si leur servitude n'étoit pas votre possession inaltérable ; comme si leur existence politique ne portoit pas le coup de la mort à votre pouvoir (Job. 11. 29) *Et spes illorum ; abominatio animae vestrae.*

2me PARTIE. Tant de maux, tant de calamités, mes freres, doivent rallumer en vous le flambeau de haine & de vengeance que votre situation malheureuse sollicite, & qu'elle ne doit suspendre que pour mieux en assurer les effets. Si les hommes, ennemis de la grandeur, pouvoient être heureux, ils le seroient, sans doute, dans l'état d'avilissement où vous êtes tombés; mais quiconque, dit un sage roi, quiconque a connu le pouvoir, quiconque a gouverné, ne peut être heureux que sur le trône : *potestatem enim & voluptates qui abjecit, infelix est*

Plus vous avez été élevés, plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraignoit, rien aussi ne vous fixera; plus vous dépendrez des autres, plus vous sentirez le besoin d'une autorité perdue; vos passions ne pouvant plus s'exercer au gré de leurs caprices, il ne vous restera qu'à vous dévoyer vous-mêmes; vos bizarreries ne seront plus les loix de ceux qui vous environneront; vous n'épuiserez plus les plaisirs; & tel sera bientôt le vuide de votre ame, qu'elle sera contrainte à être bienfaisante. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que

le discours embellit, & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance. Non, mes freres, tournez-vous de tous les côtés ; les grands, séparés de l'autorité, ne sont plus que les tristes jouets du peuple, de ses droits fantastiques, des événemens & de toutes les choses humaines, eux seuls sentent le malheur de l'égalité ; eux seuls perdent quand les autres gagnent, & ce n'est que sur les débris de votre grandeur que les petits peuvent s'élever.

Reprenez donc ces sentimens nobles qu'un instant d'aveuglement vous a fait quitter : feignez, j'y consens, puisque la feinte est nécessaire pour vous relever de votre chûte : forgez dans le silence les fers nouveaux dont vous chargerez ces infâmes prosélites de la philosophie & du patriotisme, dans l'instant où ils croiront le plus à cette liberté trompeuse qu'ils espèrent en vain. Mais pour réussir plus sûrement dans vos desseins glorieux, ne vous éloignez jamais de la marche que je vais vous tracer. Je l'ai déja tentée moi-même ; & malgré mon peu de succès, j'ose vous garantir qu'elle est infaillible pour ceux dont la constance ne s'effraye pas des obstacles qui s'y rencontrent. Rappelez-vous,

mes freres, de la motion que je fis sur la suppression des gabelles & des entrées. Ne doutez point, si elle eût été accueillie, comme je l'espérois en la proposant, que la France étoit perdue. Cette suppression nécessitoit la banqueroute ; la banqueroute allumoit la guerre civile ; & bientôt, à la faveur des troubles, les grands se seroient faits des partis, & auroient reconquis cette autorité qui leur échappe. La fatalité de votre destinée a fait découvrir ce piège, d'autant plus dangereux, qu'il étoit attrayant pour ces mêmes hommes qui supportent le poids de ces impositions. Paroissez donc toujours, mes freres, animés du desir du bien, si vous tendez à faire votre bien particulier ; que rien ne vous lasse : supportez l'opprobre avec ce front d'airain qui convient à des mortels familiarisés avec les vices. Laissez clabauder les folliculaires ; on doit peu craindre des hommes qui disent ouvertement la vérité, parce qu'ils l'aiment autant que vous devez chérir l'imposture & le mensonge. Ne voyez vous pas que les mortels, dans tous les tems, sont faits pour l'illusion ! Que fait la honte quand elle mène à la grandeur ? Ne trouvez de repos qu'après

être rentrés dans vos palais, & que parmi les hommages qu'on vous y rendra ; dussent-ils naître d'une trahison long-tems méditée. *Intrans in domum meam conquiescam cum illa.* Rassurez nos frayeurs, esprit de pouvoir & de despotisme ! rechauffez nos cœurs ébranlés par les assauts qu'une liberté audacieuse & rapide dans ses effets, leur livre aujourd'hui ; récompensez nos efforts & nos travaux. Qu'il ne soit pas dit que le foible prospère & que l'homme puissant soit éternellement humilié. Vous nous aviez environnés de prospérité, de gloire & d'abondance. Faites, ô divin Esprit, qu'après avoir senti l'amertume de la perte de tant de biens, nous puissions encore sacrifier la félicité des peuples à notre bonheur.

Ainsi soit-il.

Le 4me. *Sermon paroîtra Dim. prochain.*

A PARIS, rue Gît-le-Cœur, hôtel S. Louis, n°. 4.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de LAURENS *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 37.

N°. IV.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le quatrième dimanche de carême, de l'année* 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique, à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

HUMANITÉ DES GRANDS
ENVERS LE PEUPLE.

Cùm sublevasset oculos Jesus, & vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.

Jesus ayant levé les yeux, & voyant une grande foule de peuple qui venait à lui. (*Jean 6. 5.*)

MES FRERES,

CEUX pour qui tout a été fait, peuvent tout sans doute, sur des créatures nées

pour les servir ; mais la maniere d'employer leurs pouvoirs, décide de sa durée. Jésus-Christ voit une multitude errante & affamée aux pieds de la montagne, sa pitié s'éveille, & il ne peut refuser son secours à ce peuple malheureux : *Vidit turbam multam, & misertus est eis.* (*Matth. 14. 14*).

Quand deux disciples veulent faire déscendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, il réprime leur zèle ; il leur apprend dans quel esprit l'humanité & la douceur doivent tempérer la puissance : & c'est ainsi qu'il nous fait connaître ces vertus apparentes qui enchaînent plus fortement les hommes que le développement formidable des forces du despotisme.

Le pouvoir des grands est incontestable ; le pouvoir n'est pas moins difficile à conserver qu'à établir ; & la force dans certaines circonstances, étant plus dangereuse qu'utile, l'adresse, l'insinuation, la douceur, l'humanité, doivent alors suppléer à la force ; le développement de ces trois principes est l'objet de ce discours. Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Premiere Réflexion.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mes freres, que la fierté & l'audace ont été la ressource de la roture & de l'obscurité. Ceux qui naissent pour ainsi dire dans la boue, se debattent, se haussent, tâchent de se mettre

par l'enflure de l'orgueil de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus le vulgaire que la distance énorme qui le sépare des grands : il se flatte toujours de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste à son égard : plus il se trouve bas, moins il se croit à sa place. Enfin l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens regnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles & des grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entiere.

Qu'est-il résulté de ces efforts impuissans, mes freres ? Rien ! que des secousses momentanées, qui, loin d'anéantir le pouvoir des grands, n'ont fait que l'affermir. Epuisés de fatigues inutiles, les esclaves sont restés sous leurs fers qu'ils n'ont pu briser, les grands & les nobles ont continué de commander, & leur gloire a reçu un nouvel éclat des nuages passagers dont on voulait la couvrir. L'aquilon siffle. La foudre gronde, sillonne l'air, & frappe un chêne ou deux ; mais bientôt après l'horizon s'éclaircit ; la nature reparaît plus belle, & la forêt majestueuse ne s'apperçoit pas de sa perte.

Nous avons payé, mes freres, le tribut que la grandeur & le pouvoir doivent de siécle en siécle à la faiblesse. Quelques têtes sont tombées sous les coups d'un peuple en fureur ; mais nous vivons

pour venger ces victimes de l'audace ; leur sang répandu, loin d'effacer nos droits, en prouve l'existence. L'instant propice viendra où nous reprendrons une autorité suspendue, & des biens que nous arrachent des loix dictées par l'enthousiasme & la majorité. Les débats auxquels ce dépouillement donne lieu, l'oppression d'une liberté chimérique, tout favorisera auprès d'une génération nouvelle nos justes réclamations, & justifiera notre vengeance. Le pouvoir des grands n'est point détruit ; il dort : semblable à la noblesse du sang, dont les priviléges renaissaient après avoir été interrompus pendant plusieurs lustres, leur empire renaîtra plus ferme & plus terrible.

Seconde Réflexion.

S'il était question, mes freres, d'examiner ici comment s'est opérée l'affreuse révolution dont vous êtes les témoins & les victimes, il ne serait peut-être pas difficile de démontrer qu'elle est votre ouvrage ; mais sans entrer dans ces détails pénibles & fastidieux, je puis la citer aumoins comme une preuve de principes que le pouvoir est aussi difficile à conserver qu'à établir.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédé, comme disait autrefois un prince juif à ses enfans : *Cogitate generationes singulas*, & vous verrez que le tems a soufflé sur les

races antiques, & en a fait sécher la racine ; que la prospérité des ayeux illustres a passé rarement à leur descendans ; que les trônes & les successions royales ont manqué sous des princes fainéans & efféminés, & que l'histoire est remplie des malheurs & de la décadence des grands. Héritiers d'un pouvoir difficilement acquis, pourquoi ne se conservent-ils pas, eux, qui d'ordinaire naissent avec des inclinations si heureuses pour la domination ? J'étais encore enfant disait le roi Salomon ; mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, & je sentais que je devais à ma naissance une ame bonne & des sentimens plus élevés que ceux des autres hommes : *puer autem eram ingeniosus & sortitus sum animam bonam.* (Sap. 8. 2.). Si l'on ajoute aux dispositions naturelles, les soins de l'éducation & l'exemple des ancêtres, on est plus étonné encore de voir les grands dégénérer. Dès qu'on y réfléchit cependant, on sent que rien n'est plus simple. La puissance est souvent en leurs mains, c'est qu'une fortune immense est dans celles d'un dissipateur mal-adroit & scandaleux, qui ne se ménage pas assez de considération pour prolonger son crédit après sa ruine, & qui meurt en regrettant de n'avoir pu faire banqueroute. Heureux mes freres, celui qui connaît l'étendue de son pouvoir & de son autorité, & qui en use avec la prudence & la modération qu'un homme prévoyant met dans l'emploi de ses revenus. Cette sage

retenue le garantit des revers. Plus heureux sans doute, plus heureux celui qui doué d'un génie vaste & d'une ame élevée, recule les bornes de son pouvoir, en ayant l'air de n'en sortir jamais.

Celui-là étudie les hommes pour mieux les enchaîner : il accommode ses principes moraux à sa noble ambition ; il change de pouvoir, quand le peuple change de préjugés ; il se prête aux fantaisies d'un esclave malade, pour lui rendre une santé robuste, & s'assurer d'un service plus long: il ne tue pas son esclave, parce que s'il le condamnoit à la mort, il cesserait d'être son maître. Ah! si le clergé, par un dévouement feint eût offert à la nation la moitié de ses biens, il eût conservé l'autre ; il a tout retenu, & on l'a dépouillé: si les grands, si les nobles, si les princes eussent dabord fraternisé adroitement avec les représentans du tiers, on eût cru à leur patriotisme, & cette chimérique patrie ne serait pas aujourd'hui l'arche sainte à laquelle il est défendu de toucher. Mais on a résisté quand il fallait céder : on s'est montré de front quand il fallait surprendre ; on a appellé des troupes quand il fallait insinuer & persuader : on a égorgé le peuple quand il fallait le caresser : on l'a affamé quand il fallait s'en rendre maître par l'abondance ; & le pouvoir des grands, vieilli par des abus qu'on devait supprimer, si l'on voulait par la suite s'y livrer, est tombé sous les premiers coups qu'on lui a portés.

Troisieme Réflexion.

Il en eût été bien autrement, mes frères, si dumoins en apparence vous eussiez imité les bonté du fils de dieu, *vidit turbam multam, & misertus est eis.* L'adresse vous eût maintenus dans le rang élevé dont on vous a précipité, l'insinuation eût calmé les fureurs d'un peuple volage; votre douceur & votre humanité auroient fait croire à ce peuple que loin qu'il soit fait pour vous, vous n'êtes vous-mêmes tout ce que vous êtes, que pour les peuples; il ne se serait pas douté qu'une multitude d'hommes n'est placé sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent. Il auroit cru que dieu se déchargeroit sur vous du soin des faibles & des petits, il vous prendrait encore pour leurs protecteurs & leur appui; mais en vous voyant sans cesse vous parer d'une antiquité douteuse, défendre la grandeur de votre race, par une affectation d'orgueil & de hauteur, les peuples vous ont contesté même ce qu'ils devaient vous rendre.

Dans ces jours de pénitence & d'affliction, mes frères, je suis loin d'ajouter les reproches des fautes passées au sentiment de vos peines présentes; mais j'aime à vous donner chaque jour des preuves nouvelles de mon zèle, j'essaie de vous préparer un avenir plus doux. Qu'on est digne de mépris, dit Saint Ambroise, quand on peut travailler

au bonheur des autres, & qu'on ne le veut pas ! *infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte deffendere & non est volontas.* Esprit de pouvoir & de domination, soufflez sur cette étincelle précieuse d'espérance & de félicité que je cherche à entretenir dans l'âme des puissants humiliés, *in mansuetudine opera tua perfice*, afin que l'empire ébranlé se releve avec plus d'éclat.

Ainsi soit-il.

Nota. L'Editeur annonce pour les numéros suivans des sermons de controverse entre l'abbé Maury & l'abbé Fauchet. On sera sans doute flatté de voir aux prises ces deux athlètes opposés en morale, & on jugera avec quel avantage l'abbé Maury est sorti de cette lutte.

Le 5me. Sermon paroîtra Jeudi prochain.

A Paris, rue Git-le-Cœur, hôtel S. Louis, n°. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de Laurens *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 37.

N°. V.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

(*) SERMON *de controverse pour le jour de la mi-carême* 1790, *entre l'abbé* MAURY *& l'abbé* FAUCHET.

INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES.

Esurientes implevit bonis, & divites dimisit in anes.
Le Seigneur a comblé les pauvres de bien, & a dépouillé les riches. *Pseaume.*

TOUT est changé pour vous, mes freres, votre puissance est détruite; vos biens sont

(*) La modestie de M. l'abbé Maury s'opposoit à l'impression de ce discours de controverse; mais ses amis ont jugé qu'on devoit rendre publique la victoire complète qu'il a remportée sur M. l'abbé Fauchet, qui

recueillis, non par les pauvres que les changemens qui s'operent n'enrichissent pas, mais par un être idéal & fantastique que des enthousiastes décorent d'un vain nom.

Si le Très-haut lui-même regarde la privation des biens terrestres comme une vengeance qui doit suffire à sa colere, on doit juger que leur possession est inappréciable.

La félicité des hommes est donc incontestablement liée aux dons de la fortune. C'est donc un crime affreux d'en priver ceux qui les possedent: principe respectable que je vais développer dans ce discours.

La discussion rend la vérité plus active, plus immanquable dans ses effets; & s'il est parmi vous un homme (1) opposé à mes principes, qu'il se leve: je suis prêt à le combattre, j'ose m'en flatter, je suis prêt même à le confondre.

L'abbé Fauchet se leva & dit:

Je ne me serois jamais attendu à un abus aussi révoltant du plus auguste ministere: je n'ai pas moins lieu d'être étonné d'un défi qui ne peut s'adresser qu'à moi seul; mais, quelqu'assurance que vous sembliez

---

a appris à ses dépens que sa raison, sa philosophie, son patriotisme sont bien foibles devant un patriote, un philosophe, un philantrope tel que M. l'abbé Maury.

(1) L'abbé Maury, d'un regard enflammé, sembloit alors porter un défi direct à l'abbé Fauchet, qui ne s'étoit exposé aux dangers de cette assemblée que par un excès de patriotisme.

mettre dans vos moyens, je les combattrai avec cette énergie & ces sueurs qui accompagnent par-tout aujourd'hui l'excellence de la cause que j'entreprends de défendre.

L'abbé Maury répliqua :

Soyez attentifs, ô mes freres! je bénis le ciel qui m'offre une si belle occasion de faire triompher votre cause. Implorons tous les lumieres de l'esprit de la sainte aristocratie.

S'isoler au milieu du monde, renoncer aux douceurs de la société, vivre dans une privation absolue, tel est le sort du pauvre, les desirs qui sont eux mêmes des jouissances se changent en regrets pour lui. La terre n'offre rien qui puisse être à lui : à peine en arrache-t-il un pain noir qui prolonge sa vie & ses maux : ses jours sont ténébreux, ses nuits sont affreuses, la mort est le seul bien qu'il ait droit d'espérer.

L'Abbé Fauchet. Quel tableau infidele venez-vous de tracer, mon frere ? est-on isolé dans le monde lorsqu'entouré d'une famille nombreuse, on peut se livrer aux plus doux épanchemens de l'ame ? Quel plaisir plus vif, plus vrai, la société peut-elle offrir ? non, le pauvre ne vit point dans une privation absolue. Ce n'est pas dans les dons bisarres de la fortune qu'il fait consister son bonheur : Trop sage pour se livrer à de vains desirs, son unique ambition est de vivre sans trouble & sans

remords. Content des modiques ressources que lui procurent ses talens ou son industrie, un travail salutaire entretient ses forces, conserve sa santé, prolonge sa vie & son bonheur. Oui, son bonheur ! car il n'en est que dans cet état obscur. Loin que ses nuits soient affreuses, le calme n'en est jamais troublé, son sommeil est doux & paisible, il ne craint ni ne desire la fin de son existence.

L'Abbé Maury. Vaines subtilités, Monsieur, illusions de la philosophie, ces avantages moraux sont incontestablement communs à tous les hommes ; il ne faut donc considérer les pauvres & les riches que sous les rapports qui les différencient. Or quelle opposition entre l'existence du pauvre & celle du mortel que la providence a comblé de ses dons !

Tout rit autour de lui : ses palais sont vastes & magnifiques, sa table est somptueuse, l'un & l'autre hémisphere s'unissent pour satisfaire à ses besoins & à son luxe ; tout s'humilie devant lui, tout est tributaire des desirs de son cœur ; comme il peut tout payer, il demande, il exige tout, & sa vie est un long plaisir. Qui peut, d'après ce simple exposé, ne pas sentir que priver un riche de sa fortune, c'est attenter à son existence même.

L'Abbé Fauchet. Vous vous hâtez de conclure, mon frere, & vous prétendez que c'est un attentat que de porter atteinte aux priviléges des grands, & d'oser les dépouil-

ler de leurs biens. Et que sont donc ces vains avantages ? que peut-on envier à ce dieu de la terre, à ce *riche* à qui tout semble sourire ? Cette joie, ces plaisirs, ces jeux bruyants annoncent-ils toujours le bonheur ? La nature s'embellit pour ce riche, dites-vous : s'il savait être sensible à ses véritables charmes, il se garderait bien de les défigurer. Mais les prestiges ont environné son berceau, des jouissances prématurées ont énervé ses sens, & l'ennui l'assiege sans cesse. Au sein de l'abondance & du luxe, il n'existe plus de plaisirs pour lui. Son goût éteint n'est point réveillé par la saveur des mets. Envain il met l'univers à contribution pour satisfaire ses besoins factices ; il connaît malgré lui le néant de la richesse, & les fausses jouissances de l'orgueil ne peuvent remplir le vuide de son ame. C'est lui qui est véritablement pauvre, véritablement malheureux.... Est-ce donc un crime de le rappeller à la nature, à l'égalité, au bonheur, de le rendre homme enfin ?

L'Abbé Maury. Je reponds à vos raisons futiles, en ajoutant seulement au tableau que j'ai tracé, une considération capable de vous ramener à une morale plus conforme à l'esprit de votre état.

Quels sont les hommes qui composent cette auguste assemblée (*). Les uns issus des plus illustres héros perdent ces titres

---

[*] Qu'on se rappelle que c'est l'assemblée des enragés. Voyez la note du premier numéro.

honorables, ces biens immenses achetés au prix du sang de leurs ancêtres. Les autres, non moins illustres par la naissance, revêtus de la pourpre romaine, successeurs des apôtres & des peres de l'église, se voyent arracher les biens qui les mettaient à même de soutenir avec éclat le ministere sacré dont ils sont les dépositaires.

L'Abbé Fauchet. Le dévouement à la patrie fut la premiere vertu des héros que vous osez citer : Leur exemple est l'héritage le plus précieux qu'ils ayent laissé à leurs neveux. C'est le seul qu'ils ont droit de revendiquer. Que diraient ces hommes illustres & généreux, s'ils entendaient appeller la patrie un être de raison ? s'ils voyaient leurs descendans la sacrifier à de vils intérêts. Et vous, augustes modeles de toutes les vertus, vous qui nous avez transmis une loi d'humilité & de désintéressement, combien vous rougiriez de ces vains & ignorans successeurs qui, entraînés par un esprit de parti, désertent les autels pour s'occuper des intérêts les plus sordides, s'agitent, intriguent, cabalent pour perpétuer la possession des biens qu'ils ont arrachés à la crédulité des peuples ! Nobles altiers, prélats indignes, vous vous consumez en efforts superflus. Le règne de la raison est arrivé, ces préjugés d'ignorance & d'oppression qui pésaient sur l'humanité sont à jamais anéantis. Le flambeau de la philosophie éclaire toutes les nations, & l'hydre du fanatisme est écrasé. Embrassez

donc le seul parti qui soit encore en votre pouvoir, devenez citoyens, soyez français. Je ne veux pas respirer plus longtems l'air infecté de ces lieux. Puisse mon zèle ne pas vous être inutile.

L'abbé Fauchet se retira. *L'abbé Maury continue.*

O mes freres ! voici le premier mouvement de joie que j'aie éprouvé depuis longtems ! l'heureuse indignation que je remarque sur vos visages me montre que vous êtes encore dignes des noms de nobles & de prélats. Telle est pourtant l'audace, l'injustice, & la fureur de vos ennemis. Ils vous demandent compte de vos vertus, comme s'ils étoient les juges suprêmes de vos actions. Ils attaquent vos mœurs, comme si les mœurs du dix-huitieme siécle devoient ressembler en rien à celles des tems de barbarie. Ils révoquent en doute vos lumieres, comme si vous n'étiez pas de l'académie (1). Quel délire, ô mes freres, quel emportement les égare ? ils invoquent les besoins publics pour dépouiller l'église. Ils ignorent donc le but des institutions religieuses ? Saint-Éloi dit à Dagobert : *Mon prince, donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle vous & moi nous montions au ciel* (2). Tel

---

[1] Membres honoraires.

[2] Saint Eloi fit une échelle de cent cinquante échelons, c'est-à-dire, qu'il établit cent cinquante moines à Solignac. Mais on a traité toutes ces échelles, comme des échelles de corde.

étoit le but sacré des donations faites aux monastères, & cependant ils les détruisent; ils encourent l'anathême prononcé par le moine Marculfe (1) & par *Injuriosus* de Tours contre un roi français ; *Si vous enlevez ce qui est à Dieu, Dieu vous enlevera votre royaume.* Esprit de la sainte aristocratie, maintenez dans vos fideles sectateurs les heureuses dispositions que j'y remarque encore, & que le regne de ceux qui se refusent à vos inspirations ne soit que passager. Ainsi soit-il.

---

[1] Auteur du livre des formules. Il vivoit, ainsi qu'Injuriosus, en 638.

Le 6me. Sermon paroîtra Lundi prochain.

A Paris, rue Git-le-Cœur, hôtel S. Louis, n°. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de Laurens *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 37.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le dimanche de la passion de l'année* 1790.

COURS COMPLET
De morale aristocratique à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

EXEMPLE DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël. *Luc.* 2. 34.

ON ne peut se dissimuler, mes frères, l'influence que les grands et les rois ont toujours eue sur les évènemens de leurs siècles. Telle est leur destinée : ils sont

établis pour la perte comme pour le salut des peuples ; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtimens publics, que sa miséricorde ou sa colère prépare aux hommes. *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur l'alternative inévitable de malheurs ou de prospérités publics ; et c'est cette alternative qui fait le sujet de ce discours.

Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire. PARTIE. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur naissance ; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insçu du public ; mais le rang qui met les grands en spectacle, les propose pour modèles. On suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent.

Le peuple francais, plus qu'aucun peuple de la terre, offrit dans tous les temps la preuve constante de cette vérité. C'est au

point que, pour connoître le csractère du prince et de ceux dans les mains desquels se trouvoit la puissance à telle ou telle époque, on n'a pas besoin de consulter leurs actions particulières et leur vie privée ; il suffit de parcourir l'histoire des goûts, des plaisirs, des modes, des études, des arts auxquels se livroit alors la nation.

D'après ce principe, démontré infaillible par une longue expérience, je jette un regard sur l'état actuel de la France : j'y cherche l'influence de vos vices ; car, hélas ! je voudrois en vain le taire, vos vertus, les vertus de vos illustres aïeux sont anéanties peut-être pour toujours ! Quel indigne spectacle s'offre à mes yeux, ô mes frères ! quelle licence ! quel esprit de vertige s'est emparé de ce peuple jadis si soumis et si doux ! J'examine d'abord la classe inférieure du peuple : un air de dignité, une énergie de liberté, une assurance que la connoissance des droits qu'on a, peut seule donner : tels sont les sentimens dont l'empreinte brille sur le front de ces anciens esclaves. Si je considère les grands à leur tour, je cherche inutilement, sur leur visage, la suffisance, l'air important et fier

qui les distinguoit autrefois ; c'est la douceur, c'est la modestie de l'égalité reconnue, c'est l'expression de l'humanité qui les remplace aujourd'hui. Mon étonnement et mon effroi augmentent encore, quand je regarde le roi lui-même. Quelle simplicité, quelle candeur, quelle franchise, quelle bonté sur un trône, où furent placés, pendant une longue suite de siècles, la terreur qui doit environner les rois, et le despotisme qui les fait régner dans la plénitude de leur puissance !

Il n'est plus temps, mes frères, de se dissimuler la véritable cause de ces changemens rapides et désastreux : redoublez d'attention, et suivez avec moi la série des évènemens ; vous trouverez par-tout la trace des exemples des grands et des princes.

2e. Part. Sans doute, mes frères, semblables aux corps physiques, les corps politiques ont leur naissance, leur jeunesse, leur âge mûr, et leur caducité. Je veux croire que le gouvernement touchoit à cette dernière période, lorsque le ciel enleva le prince sous lequel on vit briller les *la Vrillière*, les *Terrai*, et les *Maupeou*. On se prête d'au-

tant plus volontiers à cette supposition, que le gouvernement a été porté par ces sages ministres à son dernier degré de perfection. Alors il n'y avoit point d'asyle sacré où pût se réfugier l'homme qui osoit penser tout haut, l'artisan riche, dont les biens excitoient l'heureuse cupidité d'un favori ou d'une courtisanne, l'écrivain insolent qui reprochoit aux ministres leurs exactions, l'esclave qui soulevoit ses fers, ou dont la femme ou la fille avoit assez de beauté pour attirer les regards d'un courtisan.

Mais si l'autorité et la puissance sans bornes avoient vieilli en s'exerçant si fortement et si long-temps, on ne peut nier que relâcher tout-à-coup les rênes du pouvoir, qu'alléger les charges du peuple, que gouverner enfin avec une modération mal entendue et une fausse sagesse, c'étoit un crime politique qui ne pouvoit avoir que de funestes suites. Les *Maurepas*, les *Turgot*, les *Malheserbes*, hommes indignes de leur naissance, de leur rang et de toute autorité, essayèrent de remplir les vues de la bienfaisance aveugle du jeune Monarque. Il existoit encore des hommes dévorés d'une noble

ambition, des hommes vraiment grands, en qui le despotisme se complaisoit à conserver les semences de ses desseins ; ils s'opposent avec succès à l'exécution des plans d'administration des ennemis du pouvoir arbitraire, ils intriguent, ils cabalent, ils se pressent autour du jeune prince, ils emploient auprès de lui toutes les séductions, ils le trompent, ils l'égarent quelques instans, et nous croyons alors toucher à la renaissance de notre empire. Vain espoir ! le peuple déjà connoissoit trop le roi, il ne reconnut pas sa bonté, mais que dis-je? sa foiblesse dans les exactions des nouveaux agens de l'autorité. Ces derniers sont bientôt voués à la haine et au mépris publics ; le monarque est depuis constamment distingué de ses ministres. Ceux-ci lui crient en vain qu'on attente à sa personne, à sa dignité, à sa puissance. La fatale vérité l'éclaire et le guide, il ne prend pas les réclamations de la justice et de l'amour pour les cris impétueux de la révolte. Les princes, qui pouvoient l'empêcher d'ouvrir ses bras paternels à ses enfans, n'y précipitent pas quelque homme adroit et entreprenant, qui détourne son ame de ces sentimens si peu dignes de la royauté. Les prin-

ces, les grands, tous fuient, et le petit nombre qui reste, avili par les principes de la philosophie moderne, encourage le peuple à la liberté. Le prince lui-même, j'en frémis encore, ne rougit pas de s'avouer le premier d'entre les citoyens, et le père de la patrie. Ainsi les maux qui accablent les grands sont nés des exemples des grands.

Ce seroit une illusion grossière, que de regarder la liberté comme un bien pour le peuple. Non, mes frères, le peuple est né pour servir, et les grands et les rois pour exercer un pouvoir absolu : tels sont les desseins de la providence, que vous avez changés, et vous vous êtes perdus avec la nation. *Ecce positus hic est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Esprit de domination, esprit saint, dont le zèle me dévore, donne à mes paroles cette onction touchante qui remue les cœurs et les entraîne à la persuasion. Que les défenseurs de la patrie continuent d'être dénoncés, décrétés (1) comme des criminels

(1) Ne seroit-ce point des décrets de prise de corps, lancés contre plusieurs membres du district des Cordeliers, dont l'abbé Maury voudroit parler ?

de lèse-nation, afin que les épées des citoyens se tournent contre eux-mêmes, qu'ils périssent de la main qui devoit les défendre, et qu'à la faveur de ces troubles civils, les grands reprennent une nouvelle vie. Ainsi soit-il.

Le petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le n°. VII, en controverse entre l'abbé Maury et l'abbé Fauchet, paroîtra dimanche prochain.

De l'imprimerie de J. Grand, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

PETIT CARÊME DE L'ABBÉ MAURY, OU SERMONS PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS. (1)

(2) SERMON *de controverse pour le jour des Rameaux de l'année* 1790, *entre l'abbé* Maury *et l'abbé* Fauchet.

Sur la suppression des cours de justice.

Cùm satiatus erit, omnis dolor irruet super eum.

Lorsqu'il sera rassasié de nos maux, l'iniquité en retombera sur lui. *Job.*

LES orages qui naissent des fureurs du peuple ne sont que passagers ; sa foiblesse seule est durable. Il se tourmente, il crie en vain ; rien ne peut le soustraire à la

(1) On assure que l'assemblée n'étoit presque composée que de gens de robe. L'abbé Maury, en prédicateur adroit, saisit l'à-propos.

(1) L'abbé Fauchet, toujours patriote ardent, eut encore l'imprudence de se présenter pour essayer de faire oublier sa première défaite.

servitude. Victimes de sa coupable inconstance, illustres magistrats, ne vous étonnez point des malheurs qu'il se plaît à accumuler sur vos têtes : espérez des temps plus heureux. L'esprit saint, par la bouche de *Job*, vous offre ses consolations : *Cùm satiatus erit, arctabitur, æstuabit, omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Fauchet indigné se leva, et dit :

Que viens-je d'entendre, magistrats ! C'est encore sur le peuple qu'on veut rejeter la cause de votre disgrace ! Réfléchissez sur votre conduite passée, et osez dire si vous avez droit de vous plaindre. C'est à vous, à vous seuls qu'on peut appliquer les paroles de Job ; c'est au milieu des calamités où vous plongiez les malheureux, qu'il pouvoit s'écrier : *Cùm satiatus erit, omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Maury.

J'entre en matière, monsieur, sans redouter un combat trop inégal pour qu'il puisse être dangereux.

Le peuple a été et sera, dans tous les temps, victime de sa propre inconstance : telle est la question que je pose sans crainte, et que je discuterai simplement.

Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ce jour, mes frères, est celui du triomphe de Jésus - Christ dans Jérusalem : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*, et je n'ai à vous entretenir, hélas ! que de vos infortunes. Que le passé cependant vous rassure pour l'avenir ; que l'espérance ne s'éteigne point dans vos cœurs ! ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous avez souffert pour une nation légère et ingrate, dont vous ne pouvez plus désirer la faveur ni craindre l'injustice. Quoi ? ce même peuple qui vous redemandoit à grands cris lorsque vous fûtes exilés, pour avoir osé défendre ses droits prétendus contre une autorité légitime ; ce même peuple qui, à votre retour, se précipitoit sur vos pas, vous couronnoit de fleurs, et qui vous regarda, dans tous les temps, comme les pères et les défenseurs nés de la patrie, applaudit maintenant à votre ruine ! que dis-je ? il la consomme ; elle est son propre ouvrage ! Puisse son ingratitude vous dessiller enfin les yeux, et vous faire connoître combien il étoit indigne de vos soins paternels !

L'abbé Fauchet. Jamais il n'auroit changé, ce peuple que vous accusez d'inconstance: jamais il n'auroit démenti les témoignages de respect et de reconnoissance dont il avoit toujours comblé ses magistrats, si leur zèle pour lui avoit été sincère et constant; mais lorsqu'ils ont immolé à un vain esprit de corps, la paix et la félicité publique; quand il les a vus souples et rampans devant les plus odieux ministres, toutes les fois que leurs intérêts personnels n'ont point été compromis; lorsqu'ils ont aveuglément souscrit les édits les plus révoltans, consenti les emprunts les plus onéreux, reçu des impôts et des surcharges qu'ils ne craignoient pas de partager; et lorsque ce peuple, accablé sous le fardeau qui pesoit sur lui seul, a appelé à son secours les ordres privilégiés, et s'en est vu indignement abandonné, c'est alors qu'il est revenu de son erreur, qu'il a eu droit de regarder comme ses oppresseurs les plus cruels, ces prétendus pères de la patrie. A-t-il donc eu tort d'être persuadé que ces magistrats n'avoient jamais été mus que par leurs propres passions? n'a-t-il pas dû être convaincu que les efforts de leur patriotisme affecté ne tendoient qu'à détruire l'autorité du trône,

que pour élever sur ses débris une aristocratie de magistrature, le plus humiliant et le plus dangereux de tous les despotismes ? Il a donc été juste dans sa proscription, et la raison et l'humanité ont demandé avec lui l'anéantissement d'un corps aussi audacieux. Qu'on cesse donc de calomnier ce peuple ; dans tout ce qu'il fait, il croit, il veut toujours être juste. Malheur à qui le trompe ! malheur à qui l'opprime ! ses maux retomberont sur les têtes de ses tyrans : *Omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Maury. Charger d'imputations fausses un corps respectable, le calomnier, ce n'est point alléguer des raisons convaincantes ; c'est agir comme le peuple qu'on défend, sans savoir pourquoi, ou dans le dessein seulement de marquer dans une révolution qui ne s'achevera point. La réputation de ses coryphées passera comme elle ; et l'oubli le plus profond succédera aux *bravo* imbécilles, captés si bassement, prodigués avec tant de fanatisme et d'aveuglement. Mais qu'attendre d'un prêtre qui n'a point rougi de défendre les Juifs, ce peuple maudit de Dieu ? Doit-on s'étonner s'il se permet d'insulter un corps dont

l'exemple de plusieurs des membres auroit dû ramener ceux même qui sont revêtus de la dignité sacerdotale, à la sainte rigueur de la religion. Ainsi, au temple de Thémis, lors de l'édit du rappel des protestans, on vit ce magistrat éclairé, éloquent et pieux, Desprémenil enfin (1), après un discours sublime, qui devoit sans doute empêcher en France le rétablissement d'un culte proscrit, on le vit, dis-je, présenter le signe sacré de notre salut, s'agenouiller devant le sauveur du monde, et le prendre à témoin qu'il s'opposoit de tout son pouvoir au rappel de ces hérétiques. Voilà les magistrats que vous osez avilir; ce sont leurs priviléges qu'on veut sacrifier à l'allègement de la lie du peuple, de cette canaille qui naît pour servir et mourir.

L'abbé Fauchet. Je ne releverai point ces apostrophes indécentes; mais, quoi que vous ayez dit, quoi que vous disiez jamais, le droit de juger les hommes, de décider de

(1) L'abbé Maury profite de tout, même de la pasquinade très-réelle de M. Desprémenil, ou simplement de M. Duval, comme dit toujours et très-bien le comte de Mirabeau. Elle a été imitée depuis par le duc de Saint-Cloud, avant qu'il quittât l'assemblée nationale pour aller baiser la mule du pape.

leur fortune et de leur vie, ne peut plus être indignement prostitué et vendu à des sots enrichis, à des prévaricateurs avides, à des hommes qui craignoient de voir siéger à leur côté un sage capable d'empêcher l'effet de leur ignorance audacieuse. O toi, dont la mémoire vivra toujours dans les cœurs sensibles ; toi, le modèle des juges ; toi, l'objet de leur persécution et de leur admiration, bienfaisant Dupaty ; et toi, digne émule de ses talens et de ses vertus, qui éteignis le bûcher de la malheureuse Salmon, combien vos ames nobles et sublimes jouiroient de la régénération de la France ! combien vous applaudiriez à l'humanité qui préside à la rédaction de nos loix nouvelles ! Ombres plaintives des Sirvin, des Calas, manes des innocens, nombreuses victimes de la précipitation, de la prévarication des juges, vos neveux n'ont plus à redouter les malheurs que vous avez éprouvés ! Et vous, athlète intrépide, infatigable des grands, des prélats, des privilégiés, telle sera désormais votre destinée, ou vous compterez les hommes pour quelque chose, ou vous fuirez un empire que la philosophie, l'humanité et la liberté fondent aujourd'hui. Je vous laisse à votre déraison et à vos remords.

L'abbé Fauchet sort après ces paroles, et l'abbé Maury continue.

Surpris également, mes frères, par votre présence (1) et par celle de ce fanatique défenseur de l'égalité, égaré par ses déclamations vaines, j'ai été forcé de consumer en réponses et en répliques un temps précieux. Je remets à un autre instant le développement de la question qui devoit faire le sujet de mon discours, et je me borne à vous assurer que l'espérance du parti pour lequel vous vous déclarez ouvertement enfin, est prête à se réaliser. Puissiez-vous, mes frères, jouir aussi-tôt que je le prévois, de l'effet de mes promesses! Ainsi soit-il.

(1) L'assemblée n'étoit composée que de robins.

Le Petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le N°. suivant paroîtra mardi prochain.

De l'imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS. (1)

SERMON *pour le mardi de la semaine sainte de l'année* 1790.

COURS COMPLET
De morale aristocratique à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

MOTIFS PRÉSENS DE CONSOLATION ET D'ESPÉRANCE DES GRANDS.

In die tribulationis clamavi ad te, quia exaudisti me.
Dans mes tribulations, Seigneur, je me suis adressé à vous, et vous avez entendu ma voix. *Ps.* 38. *v.* 6.

L'AMBITION, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les évènemens les plus brillans à la terre. David ne devoit peut-être, mes frères, ses vic-

toires et la fidélité de Joab, qu'à sa jalousie contre Cabner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire ; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes. Malgré l'exemple de David que je viens de citer, c'est particulièrement aux évènemens causés par les mouvemens populaires, que cette observation s'applique. Leur peu de durée tient à la bassesse des moyens que la foule emploie pour réussir ; l'abus qu'elle fait de ses succès en nécessite le terme. *Cinis est enim cor ejus ; et terra supervacua, spes illius.* Sap. 15. 10.

L'objet des vœux du peuple dans cette révolution bizarre, la marche qu'il a suivie pour parvenir à ses fins, tels sont les deux points importans que j'examinerai d'abord. Ma troisième réflexion vous offrira les effets du délire où ce peuple est plongé.

Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Première réflexion.

Il n'y a de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre et dans la soumission ; pour peu, mes frères, qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a

plus de règle ; chacun veut être à lui-même sa loi : la confusion, les troubles, les discussions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance ; les souverains, les ministres, et les peuples eux-mêmes, dès que l'autorité est anéantie, souffrent et perdent également (1).

L'anarchie, cependant, semble avoir été, dans cette révolution, l'objet des vœux de toute la France. En vain la couvre-t-on du nom de liberté. La liberté que les peuples peuvent exiger de leurs princes, c'est la liberté de la loi ; c'est-à-dire que la loi dictée par le prince trace irrévocablement les devoirs des sujets, et que toutes les fois que ceux qui gouvernent laissent attenter à l'autorité des loix qu'ils ont prescrites, ils renoncent à leur propre puissance.

Dans ce siècle de lumière et de philosophie, des ambitieux se sont élevés, et le nombre en est immense ; ils ont crié au peuple crédule : Ne vous laissez plus éblouir par une fausse grandeur : ne vous laissez plus opprimer par une puissance illimitée : les princes qui se prétendent maîtres de la

(1) L'abbé Maury a raison pour le coup ; mais n'est-ce point pour se ménager le droit d'avoir tort ?

vie et de la fortune de leurs sujets, les princes qui ne connoissent que Dieu seul au dessus d'eux, sont dans une erreur profonde; les loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes : ils doivent se rappeler sans cesse qu'ils ne commandent pas à des esclaves, mais qu'ils ont été choisis par la Providence pour gouverner une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses rois. La nouveauté de cette morale, sa hardiesse, devoient séduire une nation toujours portée au changement. On a bientôt fait jouer des ressorts plus dangereux encore, et l'audace du peuple s'est accrue : on lui a fait croire que les loix de ses pères n'étoient plus dignes de lui, et il a voulu d'autres loix; on lui a persuadé que les ressources pécuniaires du gouvernement étoient épuisées, et il a prétendu rétablir les finances : il a chassé les plus sages ministres; il s'est armé; il a mis le prince et la cour dans une espèce d'esclavage; il s'est emparé du pouvoir, et l'horrible anarchie dévaste le plus bel empire de l'univers.

Deuxième réflexion.

La marche, mes frères, que le peuple a suivie pour parvenir à ses fins, est également dangereuse et mal-adroite. En cédant aux instigations des ennemis de son repos et de son bonheur véritable, il a tout détruit à la fois, et jusqu'ici il n'a rien substitué de stable et de solide aux suppressions qu'il a faites. C'étoit donc trop peu d'avoir frappé du même coup le clergé et la noblesse, de les avoir dépouillés de leurs prérogatives apparentes, de leurs priviléges avoués pendant une longue suite de siècles, de les avoir confondus dans la foule des citoyens par une égalité idéale; il a fallu leur enlever jusques à ces pensions, prix de leurs services ignorés du vulgaire, monumens cachés de la bonté directe des princes.

Les grands, les nobles, les ministres des autels ainsi maltraités, voient avec une bien juste horreur l'affreuse révolution dont ils sont les victimes; mais ils ne sont pas les seuls qui gémissent de cette subversion totale de l'ancien régime. Les gens de finance et de robe, les fermiers généraux (1)

(1) Les fermiers généraux n'en font pas moins

et les magistrats ne sont-ils pas indignement renversés ? Le désordre est par-tout le même, et les plaintes sont communes ; la France entière n'est plus couverte que des débris de son gouvernement, et un peuple frénétique se flatte de se régénérer bientôt. Il ignore donc ce qu'il en a coûté de soins, de génie, et de siècles, pour le porter au dégré de perfection où il étoit lorsqu'il osa en détruire l'harmonie. Ah ! s'il veut réussir, mes frères, dans cette chimérique entreprise, conçue dans le délire de l'anarchie, autorisée jusqu'ici par le silence affecté, par la foiblesse feinte de tant d'hommes puissans et riches, qui se sont vu tout arracher en un instant ; s'il croit enfin, ce peuple si aveugle dans ses desseins, et si cruel (1) dans leur exécution, pouvoir réussir à tout faire, il se trompe ! Le ciel a entendu nos cris : *In die tribulationis clamavi ad te, quia exaudisti me.*

---

continuer ce mur détestable, qui enlève aux promeneurs des boulevards la vue des belles campagnes des environs de Paris.

(1) Lorsque le décret sur la vente des biens du clergé fut rendu, l'abbé Maury se présenta à la tribune ; on étouffa sa voix : s'enveloppant alors de son mouchoir, il sortit de l'assemblée pour cacher ses larmes.

Troisième réflexion.

Un nouvel ordre de choses se prépare, mes frères; ce n'est point celui que médite témérairement la tourbe *des patriotes*, espèce d'Albigeois que nous traiterons de même; c'est le rétablissement de cet ordre d'administration, sous lequel les rois et les grands pouvoient et osoient tout, parce que tels sont leurs droits; de cet ordre heureux qui faisoit fleurir la religion et respecter (1) ses ministres. Des hommes vils et ignorans n'insulteront plus publiquement aux dépositaires de la foi (2), aux défenseurs d'une doctrine défendue du ciel. Dans ce royaume, où le titre de chrétien honore nos rois, ils apprendront encore à enrichir et à respecter leurs pasteurs. C'en est fait, la ligue sainte (3) est formée : comme on vit à

(1) L'abbé Maury parle vraiment comme Ildebrand, dit Grégoire VII.

(2) Mais, l'abbé, il n'y a point de schisme en France, on veut seulement que vous fassiez schisme avec vos biens, qui sont les nôtres, car vous nous les avez volés.

(3) Les rois de Naples, d'Espagne et de Sardaigne, fournissent chacun quinze millions à la ligue. Le prince de Condé et le comte d'Artois sont les chefs, M. de Maillebois est l'instigateur et le général; mais tout cela, je pense, n'est que dans l'imagination exaltée de l'abbé Maury.

la naissance du Sauveur du monde, trois rois venir à la crèche rendre hommage au Fils de Dieu ; trois rois étrangers se sont réunis aujourd'hui pour rétablir l'empire de la foi. Deux grands princes sont prêts à paroître, pour faire rentrer les rebelles dans leur devoir ; un général illustre les aide de sa valeur et de ses conseils ; et la France bientôt sera reconquise par ses anciens maîtres. Graces vous soient rendues, esprit de pouvoir et de domination : *In die tribulationis clamavi ad te, et exaudisti me* ; nous touchons au moment qui verra combler vos promesses et nos espérances.

Puisse votre empire nouveau durer éternellement, comme il éternisera la honte de vos ennemis ! C'est ce que je vous souhaite.

Le Petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Git-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le N°. IX paroîtra vendredi prochain.

De l'imprimerie de J. Grand, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

N°. IX.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON DE LA PASSION *pour le jour du vendredi saint de l'année* 1790.

COURS COMPLET
De morale aristocratique à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

LA PASSION DE L'ARISTOCRATIE.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversùs Dominum et adversùs Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ. *Ps.* 2. 2.

TOUTES les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condam-

ner Jésus-Christ à la mort, et la mort de Jésus-Christ n'est que l'image de la condamnation des puissans et des grands.

Ce pontif éternel a pu expier les iniquités de son peuple, mais il n'a pas soustrait les pontifs temporels au dépouillement de leurs biens (1). Ce roi des rois a pu prouver sa toute-puissance en souffrant une mort ignominieuse, mais il n'a pas garanti les rois de la chute de leur empire ; de manière que la plus grande instruction qu'on puisse tirer du spectacle de la croix, c'est d'apprendre, comme le Sauveur du monde, à souffrir les humiliations, les injures, et la mort même, plutôt que de renoncer à la puissance que la Providence nous a destinée de toute éternité.

La constance de Jésus-Christ est le modèle de la constance que nous devons montrer dans l'adversité.

Les motifs de la fermeté du Fils de Dieu nous indiquent les grands motifs qui doi-

(1) L'abbé Maury en revient toujours là. Cette morale aristocratique, appliquée à la religion, figure assez bien dans la bouche d'un prêtre.

vent soutenir notre courage. Développons ces vérités importantes, et invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire. Part. Si les prodiges de Jésus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, mes frères, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; et leur zèle jaloux ne l'auroit pas jugé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus quia hic homo multa signa facit.* Joan. 21. 47.

L'envie qui a attaché Jésus-Christ sur la croix, vous a précipités du faîte des grandeurs. Un peuple jaloux et furieux s'est acharné à votre ruine; mais il vous seroit encore soumis, si l'éclat dont vous brillez n'eût pas blessé ses yeux, envenimé son cœur; et si, profitant de votre foiblesse, il n'eût pas deviné que vos mains languissantes laisseroient aisément échapper le sceptre de l'autorité et de la puissance. Vous n'êtes plus grands que par vos cœurs; l'esprit de domination y règne encore; vous sentez toute l'étendue de vos pertes, et la nécessité de les réparer.

Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté du Fils de Dieu, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et de la race des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche, qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux et un ennemi de César. On vous traite de même, mes frères; vos droits parmi les hommes sont comptés pour rien. En vain engagez-vous le peuple à les reconnoître, en vain les liez-vous aux destinées de la nation; une jalousie coupable aux yeux des François irrités, a dénaturé tous les objets; votre voix n'est plus entendue; le sang de plusieurs victimes a à peine assouvi leur implacable vengeance. Puisqu'il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher, puisqu'un Dieu même ne s'est point dérobé aux horreurs d'un supplice infame, que sa constance vous serve de modèle, et scellez, s'il le faut, à son exemple, votre morale et vos principes de vos malheurs et de votre sang. La vie de Jésus-Christ, tout admirable qu'elle est, n'auroit été rien pour le monde, si sa mort honteuse n'eût arraché ce monde même

des peines éternelles auxquelles le péché du premier homme et ses suites malheureuses l'avoient fait condamner. Votre grandeur première ne seroit rien, si, par des efforts soutenus, par une constance inébranlable, vous ne parveniez pas à la recouvrer.

IIe. Part. Il y a de grands dangers, mes frères, attachés à la défense de vos droits, je l'avoue; mais aussi il vous reste de grandes ressources. Vous êtes tombés dans un état bien humiliant, ce me semble; mais aussi votre régénération sera plus glorieuse : vos ennemis sont sans cesse en garde contre vous; mais aussi votre courage peut les lasser : en un mot, le peuple est bien coupable, bien audacieux; mais aussi le pouvoir, la domination, les dons de la fortune sont des motifs trop puissans, des droits trop nécessaires à votre existence, pour que vous puissiez jamais les acheter trop cher.

Persécutés par la jalousie du peuple, comme Jésus-Christ le fut par celle des princes des prêtres, dépouillés et livrés aux fureurs d'une nation avide par le vil

intérêt qui engagea Pilate à livrer le Fils de Dieu aux horreurs de la mort, l'indifférence d'un autre Hérode vous expose, comme le Sauveur du monde, aux risées et aux mépris d'une populace effrénée. Résignez-vous donc, comme lui, à boire le calice d'amertume. Mes frères, Jésus-Christ fit ces sacrifices au zèle ardent qui le dévoroit pour le salut des hommes : ne pourriez-vous rien pour vous sauver vous-mêmes ? Ne devez-vous pas transmettre à vos enfans cette morale de grandeur qui fit les délices de vos aïeux, et qui fit votre propre félicité?

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus. Luc.* 23. 8. La bassesse et l'irréligion (1) ont plus de part aux reproches qu'on ose vous faire, que l'amour de la vérité et de la patrie. Ne faites pas vous-mêmes de votre morale et de votre doctrine un sujet oiseux d'entretien et de

(1) Sans doute : c'est une affreuse impiété que d'empêcher l'abbé Maury de manger à lui seul le revenu de soixante pères de famille.

contestation, au lieu d'en faire l'objet de votre espérance et de votre culte. Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode ; ne communiquez vos principes qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. Que ne puis-je faire passer dans vos cœurs les sentimens de constance, de fermeté et de dévouement qui animeront le mien jusqu'à la mort ! Vous devez l'exemple de cette constance à vos descendans. C'est eux qui vous demanderont compte de vos pertes : c'est eux que vous laissez dépouiller en vous, et qui sentiront un jour plus fortement tous les opprobres d'une égalité humiliante. Vos aïeux et vos fils vous parlent donc par ma voix, l'honneur se joint à eux, et, si c'en est assez, écoutez la vengeance ; qu'elle vous inspire un courage nécessaire et utile.

O mes frères ! c'est aujourd'hui, c'est dans ce moment même, que le Sauveur commence à régner sur toutes les nations; ses derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de son règne, et c'est par la croix qu'il va conquérir l'univers ! Que la sagesse de vos desseins, médités dans le silence de l'hu-

miliation et de la vengeance, vous prépare un avenir capable de vous faire oublier vos maux présens ! Laissez peser sur ce peuple imbécille l'autorité démocratique; resserrez étroitement ce métal précieux dont la circulation est le sang des empires ; faites, par votre adresse et tous les moyens qui sont en votre pouvoir, désirer votre grandeur nouvelle, afin que votre triomphe soit prompt et durable. Ainsi soit-il.

Le Petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le N°. X paroîtra dimanche prochain.

De l'imprimerie de J. Grand, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

N°. X.

PETIT CARÊME
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE DES ENRAGÉS.

SERMON *de la Résurrection de l'aristocratie, pour le jour de* PAQUES *de l'année* 1790.

COURS COMPLET
De morale aristocratique à l'usage des jeunes gentilshommes de ce siècle.

TRIOMPHE DE L'ARISTOCRATIE.

Palàm triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ triomphe de ses ennemis après les avoir vaincus dans sa propre personne. *Col.* 2. 15.

L'INNOCENCE du Fils de Dieu avoit paru succomber aux puissances qui l'avoient opprimé ; mais sa résurrection attache aujourd'hui à son char de triomphe ces prin-

ces et ces puissances mêmes. Sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avoit rejeté ; et l'univers entier l'adore.

L'aristocratie, mes frères, c'est-à-dire, cet heureux esprit de domination, la seule passion qui n'avilisse pas les ames qu'elle possède et qu'elle embrâse ; l'aristocratie, dont le propre est de ne remettre le pouvoir qu'entre les mains d'un petit nombre d'hommes distingués par la naissance, par les vertus et l'éclat dont leurs ancêtres ont brillé ; l'aristocratie, ce mot énergique (1) pour tout homme pénétré de la dignité de son être, ce mot vide de sens pour la foule insensée qui en a fait le mot de ralliement de ses fureurs, semblable (2) au dogme du christianisme, éprouve les mêmes persécutions. Ses défenseurs ont été en butte aux opprbres, à la mort,

---

(1) Sans doute, il l'est, puisqu'il fait horreur à tout homme qui veut être libre. Ce n'est pas là cependant ce qu'entend l'apologiste de l'aristocrtie.

(2) En quoi donc? N'y a-t-il pas là une teinte d'impiété?

comme le fut le Sauveur du monde ; mais ils triomphent aussi avec lui, et le jour de gloire du Fils de Dieu est également pour eux un jour de consolation et de bonheur.

Les grands ont vaincu, dans leurs propres personnes, les ennemis de l'aristocratie.

L'aristocratie existe ; et prouver son existance, c'est faire connoître son triomphe.

Exposons ces vérités si honorables à la morale que nous nous faisons gloire de suivre et de professer, et consacrons à sa défense et à sa victoire ce dernier jour d'instruction.

Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire. Part. Vous jouissiez, mes frères, de cette gloire où le monde aspire, le monde vous l'a disputée : persécutés sans relâche, dépouillés sans ménagement ; ni la naissance, ni la possession antique, ni les droits, non moins sacrés, des ministres des autels aux priviléges, aux exemptions, aux biens, qui distinguent l'homme de la foule des hommes ; aucune barrière n'a été respectée, et n'a pu arrêter la fougue impé-

tueuse d'un peuple aveugle et irrité. Son avidité a tout englouti, et le dernier période de votre grandeur a été le premier degré de votre décadence.

Le nombre et la force peuvent tout; vos ennemis vous ont abattus d'abord, parce qu'ils s'étoient réunis; mais l'intérêt les a déjà divisés: bientôt vous les verrez, sinon à vos pieds, comme ils n'auroient dû jamais cesser d'être, du moins briguer vos suffrages, implorer vos bontés, et peut-être leur pardon (1).

Ces gens de néant qui commandent aujourd'hui, ces coryphées de l'enthousiasme momentané d'une nation aux prises avec les besoins de nécessité, avec les dangers d'un désastre public et général, ont déjà perdu leur considération première. Le peuple pardonne difficilement l'élévation et la grandeur à ceux qui sont nés dans la foule des citoyens; il n'obéit volontiers qu'aux hommes que des préjugés heureux

---

(1) M. l'abbé, vous avez tort: d'honneur, nous n'avons besoin ni de vous, ni de votre clique d'enragés. Le peuple françois ne changera pas ses desseins de liberté pour vous donner raison.

et nécessaires ont marqués, dès le berceau, du sceau de l'autorité et de la puissance. C'est vous, mes frères, que le Maître de l'univers avoit ainsi distingués. Ce peuple jaloux, qui voulut, dans sa fureur, effacer les traces de ce caractère imposant que la main de Dieu même imprima sur vos fronts, les recherche maintenant. Il jette un coup d'œil derrière lui, et se repent peut-être dans son cœur d'avoir tant osé; il est attendri des malheurs qu'il a causés, et sa pitié ne sera point stérile (1).

Vous avez donc vaincu, mes frères, par vos souffrances, ceux qui les ont préparées : c'est en vain que ce peuple imagine avoir détruit votre empire et celui de l'aristocratie : qu'il ne s'y trompe pas, ou qu'il ne feigne pas de se faire plus long-temps illusion; ses municipalités, ses mairies, ses corporations de tout genre, enfin ses institutions nouvelles, sont autant de trônes élevés à ces hommes puissans, qui rom-

(1) Cela n'est ni vrai ni probable; mais certaines gens le disent, et l'abbé Maury est de ces gens-là. Par exemple, l'auteur des Actes des Apôtres le dit aussi, ou à peu près.

pent, par l'autorité, la morgue et l'orgueil, l'équilibre d'égalité que les François ont prétendu établir parmi eux. C'est le sujet de ma seconde partie.

IIe. Part. On a voulu, mes frères, éteindre en France l'aristocratie ; mais elle existe dans ceux même qui vouloient la détruire. Son existence est un triomphe ; un triomphe malheureux sans doute, puisqu'elle a abandonné, si j'ose m'exprimer ainsi, ses antiques et illustres sujets, pour se fonder un nouvel empire parmi des êtres indignes de tout pouvoir. L'aristocratie, mes frères, fut, jusqu'à la révolution présente, l'ame de la félicité publique ; elle marquoit la distance qui doit séparer le vil peuple des grands et du trône ; elle maintenoit l'harmonie du gouvernement ; le ministre des autels lui devoit, plus qu'à la religion même, ce respect qui lui soumettoit les hommes, et qui les faisoit, en quelque manière, participer au culte dont il étoit le pontife. Le triomphe de l'aristocratie est malheureux sans doute, puisque son esprit a semé par-tout la discorde et la guerre. C'est un astre malfaisant qui n'annonce plus

que des calamités à la nation ; plus son esprit croîtra en elle; plus les misères publiques croîtront avec lui. Les entreprises les plus téméraires, les plus sanglantes peut-être, n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité d'un peuple qu'il égarera de plus en plus : ce peuple croira effacer, par l'éclat de ses succès, sa témérité et son injustice ; la destruction de l'aristocratie sera le seul titre qui justifiera les abus qu'il fera de ses forces ; il ne cessera d'abattre les tyrans, et les tyrans renaîtront sans cesse ; ses protecteurs deviendront ses ennemis, dès qu'ils voudront user de l'autorité qui leur aura été confiée ; la manie de de commander armera tous les citoyens les uns contre les autres ; nul ne voudra plus obéir : les François s'épuiseront, renverseront leurs propres états, pour détruire cet esprit de domination qui les animera; ils mêleront à leurs querelles civiles les peuples et les nations étrangères ; ils troubleront la paix de l'univers ; ils se rendront célèbres par une liberté prétendue, cent fois pire que l'esclavage qu'ils dédaignent, et qui cependant leur convient exclusivement à tout autre état.

Que dirai-je encore, mes frères ? Vous

êtes assez vengés, et votre triomphe est assez grand.

Esprit de pouvoir, nous ne formons plus qu'un seul vœu; puisque vous avez soufflé sur un peuple volage, ne le dévorez pas tout entier : regardez-nous, voyez, non les dissolutions publiques et secrètes dont vous êtes le prétexte et la cause, mais les malheurs de vos anciens ministres, cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée et qui a été arrosée de leur sang! *Respice de cælo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Que le malheur de vos esclaves infidèles les ramène à notre domination, qu'ils nous laissent reprendre nos priviléges et nos biens. Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô divin esprit! et que les humiliations que nous souffrons aujourd'hui, nous assurent une grandeur éternelle! Ainsi soit-il.

La Vie privée de M. l'abbé Maury est sous presse. Elle est destinée à précéder les collections de son Petit Carême. Les collections se distribuent hôtel Chaumont, n°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques.

Fin du N°. X et dernier.

De l'imprimerie de J. Grand, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.